

**Jocelyne Robert**

*Gwendoline Dernière*

**Mensonges  
d'enfance**

**roman**

*À Agnès et Marie-Agnès, mes ascendantes  
À Véronique et Alice, mes descendantes*

## **PREMIÈRE PARTIE : FAUBOURG À M'LASSE**

### **Une fille !**

Temps de chien dans le Faubourg à m'lasse. Au-dessus de l'avenue Collin, alias la ruelle Collin, de lourds nuages remplis à craquer de commérages planaient. Agnès Dubois, la pauvre, était en train d'accoucher de son septième. Gilberte l'accoucheuse était entrée au 939 quelques heures plus tôt. Une femme respectable, la Gilberte. Pas comme cette faiseuse d'anges de madame Beausoleil. Ma mère disait souvent que c'était péché mortel, non pas de faire passer les fruits de l'amour dans les limbes sans transit terrestre, mais de s'appeler Beausoleil et de faire ce métier ténébreux...

Pauvre et sainte Agnès Dubois. À quarante ans, elle n'avait surtout pas besoin d'un autre morveux. Avec le dernier qui venait de commencer l'école, elle pensait pouvoir respirer un peu. Et ce Robert le diable, joueur, buveur et chômeur, qui lui servait de mari et de géniteur... On la plaignait. Tout le monde la plaignait. Sauf elle-même, qui connaissait à son mari des qualités qui échappaient aux autres.

Plus tard, bien plus tard, elle me raconta qu'elle était devenue enceinte de moi à un moment où cela n'aurait pas dû arriver et en « faisant attention ». Puisque Robert le diable, mon père, s'était retiré pour débonder, et qu'Agnès s'était levée vite vite, aussitôt, pour égoutter, c'est donc la gouttelette délinquante, échappée juste avant la pétarade, qui avait fait sa petite bonne femme de route vers l'ovule-aspirateur. Le spermatozoïde qui avait gagné la course, sans trop de concurrence, il faut bien l'avouer, portait le X en plus qui décida de moi. Finie l'égalité – numérique – hommes-femmes. Les filles allaient être majoritaires dans cette baraque!

J'avais une dizaine d'années lorsque ma mère me dit : « Tu n'as pas été désirée. Avec déjà six beaux enfants de six à quinze ans, trois garçons et trois filles, solides malgré tout, tu te doutes bien qu'on ne te voulait pas. J'en avais bien plus que j'en avais souhaité. Et si les trois plus vieux n'avaient pas travaillé dès l'âge de douze ans, on n'y serait pas arrivé. Quand j'ai compris que j'étais enceinte, j'ai prié pour que tu décolles et j'ai même tenté d'aider la prière avec des gros travaux. Rien à faire. Tu t'es accrochée. Un soir, j'ai dit à ton père : “Ce bébé-là, va bien falloir y faire de la place, il est têtu comme une mule. Ton portrait tout craché!” Et ton père a répondu : “Pour naviguer par vents contraires comme cette petite bête le fait, sa place, elle l'a déjà prise.” »

Ai-je été traumatisée par cette révélation? Eh bien non. Car, si elle ne me l'avait pas dit, je ne l'aurais jamais deviné. En fait, ça m'a plutôt épatée. Je venais de comprendre, à dix ans, qu'on pouvait être aimée, se sentir aimée, sans avoir été désirée. J'allais mettre bien plus de temps à comprendre qu'on pouvait aussi désirer sans aimer. Mais ça, c'est une

autre histoire. De toute façon, quelle femme, à l'époque, aurait pu vouloir des enfants à la douzaine? Hein? Soyons sérieux.

J'ai donc débarqué dans ce cycle de la vie avec la giboulée d'avril de 1948, très précisément le 27, à neuf heures du soir comme on disait à l'époque, à l'heure avancée de l'Est. C'était la semaine même où on remettait les pendules à l'heure. Pendant des années, mon père m'a raconté – et je le croyais – que le jour de ma naissance, tout le pays, d'un commun accord et dans un mouvement spontané et déconcerté, avait avancé son horloge d'une heure.

— Pourquoi donc, dis-moi? lui faisais-je sans cesse répéter.

— Parce que lorsqu'une naissance tient du miracle, il faut lui donner de la lumière en plus!

Jusqu'à sept ou huit ans, j'ai cru ce bonimenteur. J'ai pensé qu'on changeait l'heure, la dernière semaine d'avril, en mon honneur. Rien de moins!

Ce soir-là de 1948, j'ai abouti entre les bras potelés de Gilberte. Ma vieille mère et moi – à cette époque, une femme de quarante ans était une vieille femme, et une femme de quarante ans qui accouchait était une *très* vieille femme –, on a accouché comme des pros, on a fait équipe pour me sortir de là. J'ai poussé si fort avec ma grosse tête de pioche qu'elle n'a presque pas eu à le faire. La Gilberte fut ainsi le tremplin de ma vie. Pourtant, je ne crois pas avoir vu plus de trois ou quatre fois celle que les enfants, les parents, la coiffeuse, l'épicier, la marchande de tissus, Édith la femme de mauvaise vie et son maquereau, Laura la serveuse et toute la smala du coin appelaient *matante* Gilberte. Mais j'en entendrai tant et tant parler que la présence chaleureuse de cette

sage-femme se tissera à même mon histoire. Et si je peux affirmer sans hésitation qu'elle fut pour moi un moteur à propulsion, c'est à cause de son retentissant cri de joie lorsque, petite boule visqueuse, je glissai, toute ruisselante, entre ses mains :

— C'est une magnifique petite fille!

Elle aurait fait un salut au soleil que ça n'aurait pas été plus enthousiaste ni plus gratifiant. Un tel accueil, un cri de bonheur si authentique, toutes les petites filles n'y ont pas eu droit. Et ce *salam alaykoum* s'est infiltré dans toutes mes cellules comme si cette salutation m'avait inoculé une sorte de *plus-value*. C'est simple, matante Gilberte m'a fait naître avec une estime de soi à neuf sur une échelle de dix. Toute ma vie durant, je me souviendrai de son visage.

### **Baptême de baptême...**

J'avais quatre jours lorsque j'ai fait ma première sortie. J'allais me faire baptiser dans la somptueuse église Sainte-Catherine-d'Alexandrie, rue Amherst. On m'avait enveloppée dans une robe de mariée miniature. J'étais ridicule. J'avais l'air d'un ange. J'entendis mon père marmonner à l'oreille de ma mère :

— C'est le plus beau fruit de la corbeille.

— Tu te répètes. Tu as dit ça aussi aux six autres. Même au premier, alors qu'il était tout fin seul dans la corbeille. La dernière fois, c'était il y a six ans!

J'étais dans les bras de matante Gilberte, ma porteuse, escortée de mes parrain et marraine qui n'étaient nuls autres que mon frère et ma sœur aînés, Pierre et Blanche. Ma mère

n'était pas venue. Elle se reposait. Elle avait forcé mon père à mener la parade. Agnostique et « curéphobe », il se serait bien passé de ces simagrées, comme il disait, mais je soupçonne ma mère d'avoir voulu, pour une rarissime fois, la maison pour elle toute seule. Quelques heures de silence, de solitude et, qui sait, de pur bonheur ; elle ne connaîtrait pas cela souvent dans sa vie.

Il faisait grand soleil. Un soleil qui lavait les restants de l'hiver. On marchait à la queue leu leu vers l'église. Gilberte ouvrait fièrement la marche, avec bibi dans ses bras. Cette femme, qui avait mis au monde une centaine d'enfants sans avoir jamais accouché, avait une poitrine toute ronde et spongieuse. Je m'y vautrai en fantasmant qu'elle me donnait un sein à têter. Hélas ! C'est un biberon qu'elle m'inséra dans le mâche-patates.

Nous étions, ma porteuse et moi, encadrées de Pierre et de Blanche, les deux autres dignitaires de la cérémonie. Les enfants du milieu, Jacques, les jumelles Claire et Aimée, qui se ressemblaient à peu près autant qu'une souris et une éléphante, trottaient derrière nous. Jean-Jean traînait la patte à distance, avec mon père qui le houspillait. Il ne voulait pas venir. Peut-être boudait-il parce qu'il avait perdu son titre de cadet. Nous étions neuf : mon père, mes six frères et sœurs, vêtus de leurs habits fatigués du dimanche, chaussés de leurs souliers troués fraîchement lustrés, ma porteuse et moi. Dix avec le curé célébrant qui demanda, suspicieux, pourquoi ma mère n'était pas là.

— Elle se repose. Je ne sais pas ce que vous faisiez il y a quatre jours, monsieur le curé, mais madame Agnès, elle, enfantait dans la douleur. Si vous n'aviez pas tant insisté pour baptiser la petite aussi vite, de peur qu'elle ne meure et

se retrouve dans les limbes à tourner en rond éternellement, elle serait venue.

Gilberte était la seule à appeler ma mère «madame Agnès». Cela donnait à ma mère une personnalité et une existence propres, inconnues. Cette maîtresse-femme excellait aussi dans l'art de clouer le bec aux curés. Mon père lui vouait un respect sans bornes pour tout ce qu'elle était, mais pour ses réparties anti-curé, il l'aimait à la folie. L'officiant me jeta un œil ombrageux, s'étonnant que je sois si vigoureuse avec des procréateurs si vieux – ils avaient quarante ans tous les deux – et si pauvres.

— Combien pèse-t-elle? Elle semble en bonne santé...

— Elle mesurait vingt et un pouces et pesait sept livres et demie mardi dernier, trancha Gilberte qui m'avait jaugée «à la main» puisque nous n'avions pas de balance à la maison – chez nous, on n'avait pas les moyens de se soucier de son poids.

Ça ne prit pas goût de tinette : je fus aspergée d'une eau sale, gris-beige, gluante, bénite et glaciale. «*In nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti*. Je te baptise... Heu, au fait, je la baptise comment? Marie et?...» demanda le curé. À ce moment, Robert le diable, qui, jusque-là, avait joué profil bas, proclama fièrement :

— Elle s'appellera Gwendoline. Gwendoline Dubois.

— Hein? s'étonna le curé. Qu'est-ce que ce prénom impie?

— C'est le sien. C'est celui que nous avons choisi. Contentez-vous de la baptiser: on ne vous demande pas votre avis.

J'eus un choc. Comment peut-on être la dernière d'une ribambelle de frères et sœurs qui se nomment, côté mâles,



Pierre, Jean et Jacques puis, côté femelles, Blanche, Claire et Aimée, et s'appeler Gwendoline ? Aucun rapport ! Ni avec la banalité des prénoms masculins, ni avec la mièvrerie des prénoms féminins. Jusque-là, j'entendais bien « gwen gwen » quand on s'adressait à moi et je croyais que c'était une syllabe enfantine, une onomatopée parmi les « guili guili, lala, mama, lolo, papa, nana »...

— Allez, comme ce sera la dernière de la couvée, je te laisse choisir son nom, avait dit ma mère à son mari.

Pfft!... Il fallait que ça tombe sur moi. Mon père avait souvent entendu parler, par un grand-oncle, d'une aïeule prénommée Gwendolen arrivée tout droit de Bretagne. On racontait qu'elle était si altière qu'on l'appelait Gwendolen Première et ça l'avait grandement marqué.

— À la mémoire de Gwendolen Première, elle s'appellera Gwendoline. Ce sera notre Gwendoline Dernière, notre Gwen.

Le traumatisme de ma naissance, c'était de la petite bière comparé à celui de mon sacrement de baptême et de l'annonce officielle de ce p'tit nom avec lequel j'allais passer le reste de ma vie.

## **Une goutte d'or sur fond bleu**

Ma mère me tenait entre ses bras grassouillets et me donnait un biberon de lait chaud, sucré avec du sirop de maïs. Même sans sein nourricier et sans biberon, j'avais le sentiment de me nourrir quand elle me prenait. Elle me regardait intensément ; il y avait un peu trop d'eau dans ses yeux. Trop de détresse et d'enchantement. On aurait dit qu'ils allaient

déborder, m'inonder, me noyer. Dans un de ses yeux très bleus, le gauche, il y avait une tache marron doré. Une tache de naissance. La première fois que j'ai distingué son visage, j'ai cru qu'elle avait des yeux vairons, un bleu et un brun. Mais non, juste une goutte d'or liquide sur fond bleu.

Mon frère Jean-Jean collectionnait les billes. C'était de son âge et, surtout, c'était facile à voler, et Jean-Jean était un fieffé voleur de billes. Il en avait quelques-unes qui étaient exactement comme l'œil de notre mère, bleues filetées d'or.

— Tu vois cette bille? La première fois que j'en ai gagné une semblable, j'avais quatre ans et demi, me raconta-t-il un jour. Je pensais que je venais de trouver l'autre œil de notre mère.

Et ma mère avait poursuivi en riant :

— Oui! Tu avais tenté de remplacer mon œil bleu-bleu par ta bille ambrée, pour corriger mon regard, espèce de snoro.

On disait que j'étais un bon bébé. Avais-je le choix? J'étais arrivée dans cette talle comme un chiot dans un jeu de quilles. Une fille en plus! Personne ne me souhaitait, ne me voulait, ne m'attendait. C'est donc par pur opportunisme que je suis devenue une purée de gentillesse: je ne voulais pas qu'on me fasse la vie trop dure.

Jusque-là, ça ne se passait pas si mal. Blanche et Pierre se comportaient avec moi comme s'ils étaient mes père et mère. Ils étaient fiers: mon arrivée imprévue leur avait donné accès au titre de parrain et de marraine. Jacques était un boute-en-train. Il voulait toujours me faire des câlins, me chatouiller, m'entendre rire. Du côté d'Aimée, rien à signaler. Elle était toute en complaisance et en bienveillance, ne voulait pas faire de vagues, jamais. Il y avait aussi Claire, la sœur du milieu, puisque l'aînée des jumelles d'une di-

zaine de minutes, que je ne cernais pas trop. Elle me regardait de travers, comme si j'étais une intruse. Lorsqu'elle baissait les yeux sur moi, je voyais du fiel dans sa prunelle. Quant à Jean-Jean, il me témoignait un intérêt un peu perplexe, ambivalent. J'avais l'impression de l'étonner, comme si je sortais d'une boîte à surprises. Ma présence le bouleversait, le ravissait et le dérangeait en même temps.

J'avais bu mon lait de vache jusqu'à la dernière goutte. Ma mère me remit dans mon lit qui était tout près du sien, de son côté à elle du lit conjugal. Ma couchette était un palace dans les tons de lilas. C'est elle qui l'avait fabriquée avec une caisse en carton rigide, neuve, que l'épicier Deprater lui avait donnée. Une couverture épaisse, pliée et repliée quatre fois, me servait de matelas. Par-dessus, une bâche en plastique, un piqué puis un drap. L'intérieur de ma boîte était tapissé avec du papier peint qui restait de la chambre des filles. Je ne sais trop si c'était l'effet des émanations de la colle à tapisserie, mais j'étais merveilleusement bien dans ma boîte; je planais. Ça sentait bon, une fragrance unique à mi-chemin entre la poudre de talc, la glu et le lait chaud sucré.

## **Une tentative de meurtre**

J'avais quelques mois. Ma mère venait de me déposer sur une couverture, sur le plancher de la cuisine, près de la fenêtre. À cet endroit, un losange de lumière se faufilait dans la maison. Il fallait vite capter ces rayons fugitifs.

— Un bon bain de soleil te fera grand bien! Avec ton visage pâle et ta peau rouge, on devine bien que nos ancêtres ont batifolé avec les sauvages.

Elle m'avait mise sur le ventre pour que mon dos rouge homard, qui se desquamait en croûtes eczémateuses, prenne un bol d'air et de lumière.

— Surveillance la petite, ordonna-t-elle à Deuxième sœur, qui avait prétexté un rhume pour refuser d'aller au bain Généreux avec Aimée et Jean-Jean. Je monte chez madame Bonin pour voir si elle ne me prêterait pas un peu d'onguent pour hydrater sa peau. J'en ai pour quelques minutes.

Ma sœur tournait autour de moi comme une hyène autour de sa proie. Mince, blonde, elle avait presque dix ans mais était grande pour son âge, alors qu'Aimée était brune et toute petite. Louche et opaque, elle portait bien mal son prénom de Claire. Elle avait hérité des yeux azurés de notre mère, mais sans la tache. Elle était très jolie. C'était le chouchou de notre père. La veille, lorsque celui-ci avait encore radoté, en me donnant le bain, que j'étais le plus beau fruit de la corbeille, je l'avais vue me poignarder du regard.

Elle m'observait comme si j'étais un animal de cirque. Visage de glace, vide d'émotion. Je crois que c'était la première fois que l'on se retrouvait seules dans la maison toutes les deux. Mon dos piquait et me démangeait tant que je commençai à pleurer. J'aurais tellement aimé que quelqu'un l'effleure, y souffle de l'air frais, le grattouille gentiment...

Claire me regardait souffrir, imperturbable, en mangeant des raisins secs à pleine bouche. Tout à coup, elle me retourna sur le dos. Elle savait qu'il ne fallait pas, que mon dos était une plaie vive. Je pleurai encore plus fort. La couverture froissée sous ma peau me faisait vraiment très mal. Alors, ma sœur décida que je devais avoir faim et commença à me nourrir de raisins secs.

Un raisin sec, deux raisins secs, trois raisins, quatre raisins, cinq raisins secs... Six raisins secs, sept raisins secs, huit raisins, neuf raisins, dix raisins secs... Je pleurais à tue-tête, je bavais, je crachotais. J'en avalai quelques-uns tout ronds au passage. J'essayai, dans une sorte de réflexe de survie, de me retourner sur le côté pour ne pas suffoquer. La bête me retenait sur le dos et continuait de me gaver de petits fruits secs. Je l'entrevois à travers un rideau de larmes et de détresse. On aurait dit une somnambule, une folle. Une démente impassible qui sourit un peu lorsqu'un raisin, qui avait emprunté le mauvais conduit, jaillit de ma narine droite. Peut-être souriait-elle aussi parce qu'elle croyait que j'avais moins mal... Je pleurais de moins en moins. J'avais du mal à respirer. J'étais rouge et blanc lorsque maman m'avait déposée sur la couverture. Maintenant, un soupçon de bleu s'ajoutait à ma carnation. Elle trouvait ça comique, la jument.

Puis, plus de larmes, plus de cris. Je ne la voyais plus. Que se passait-il? Trou blanc. Trou noir. Une seconde, dix secondes, je n'en sais rien. Je n'étais plus là. Enfin, dans un jet violent, j'expulsai un gros motton marron en même temps que je ressentis un bref coup, serré et sec, dans ma poitrine. C'était mon parrain, ce colosse de treize ans, qui venait de rentrer du travail pour me sauver la vie *in extremis*.

Le coup m'avait fait un petit peu mal. Pas trop. Il avait du jugement, mon parrain, il y était allé mollo. Et puis, se faire sauver la vie, cela fait forcément un peu mal. Instantanément, mes poumons s'étaient gonflés comme les voiles d'un bateau. Ils avaient fait de même, quelques mois auparavant, lorsque matante Gilberte avait coupé le cordon ombilical qui me reliait à mon garde-manger, le placenta de ma mère.

Pierre me tenait allongée sur l'un de ses solides avant-bras, près de son cœur, en même temps qu'il administrait, de sa main libre, de grandes claques sur la gueule et derrière la tête de ma sœur.

— Si tu recommences, je te casse toutes tes dents pourries! Tu comprends, espèce de grande vache?

— Du calme. Elle est pas morte, quand même! se lamenta Claire.

— Je ne sais pas ce qui me retient de t'arracher ta tête de poule!

Je pleurnichais, je geignais pour montrer que j'étais encore en souffrance.

Pierre n'a pas soufflé mot à notre mère de la tentative de meurtre dont je venais d'être victime. Moi non plus. Pas un délateur, le parrain. Moi non plus. Il a fait bien mieux en menaçant Claire-Obscure – je l'affublerai désormais de ce prénom composé –, car elle prit ses menaces pour du *cash* et commença à filer doux. Ce jour-là, j'appris du même souffle l'existence de la solidarité et de la rivalité. Non seulement Deuxième sœur voulait conserver l'amour privilégié de Robert le diable, mais elle avait voulu anéantir la petiotte pour rester sa préférée. Et c'est mon parrain Pierre, mon presque père, qui m'avait tirée de ce mauvais pas.

## **Le bon docteur et le bébé tortue**

Un monsieur à lunettes se penchait sur moi, doucement, l'air inquiet. J'étais surprise car, chez nous, seule Blanche portait des verres, en fond de bouteille, qui lui faisaient des yeux tout petits. Ses barniques à lui lui faisaient de très gros yeux.

— Il va falloir l'hospitaliser. Je n'ai jamais vu un eczéma semblable. On n'a même plus accès à sa peau... On dirait la carapace d'une tortue, dit-il à ma mère inquiète.

Celle-ci expliqua qu'on m'avait amenée deux fois ces derniers mois au dispensaire de l'hôpital Sainte-Justine et que les crèmes, onguents, pommades et gouttes antibiotiques avaient coûté la peau des fesses, c'est le cas de le dire, et n'avaient rien donné.

— Vous savez bien, docteur, qu'on ne peut pas l'envoyer à l'hôpital. Dites-moi ce qu'il faut faire, je vais la soigner ici tout aussi bien.

— Je ne sais pas quoi vous dire. Elle doit voir des spécialistes de la peau, d'autres peut-être... Faudra lui faire des injections, s'en occuper. Elle ne peut pas rester comme ça, affirma-t-il, catégorique.

Je ne souffrais pas trop mais j'avais de la peine à bouger. Tranquillement, les plaques s'étaient agrandies dans mon dos au point de se rejoindre toutes, sans plus d'espace entre elles. Puis la couche s'était mise à épaissir. Rien au cou, ni au visage, ni aux fesses, ni aux membres. Une belle ligne droite tracée à l'Exacto au bas du dos et au-dessus des omoplates. Une croûte épaisse, sans le moindre interstice, couvrait désormais mon dos, de la nuque jusqu'en haut des fufounes.

— C'est jeune, six mois, pour en avoir plein le dos, murmura le docteur.

Le docteur Sanche, c'est comme ça qu'il s'appelait, semblait déconcerté. Il faisait des oh! et des ah! et répétait que j'avais l'air d'un bébé en train de se métamorphoser en tortue. Mais ma mère était perspicace. Pétillante d'intelligence. Elle pigeait vite. Jusqu'à sa mort, survenue alors que j'étais encore dans la vingtaine, sa vivacité d'esprit m'impressionna.

— Quand vous dites, docteur, qu'elle devra voir des spécialistes et pas que des spécialistes de la peau, que voulez-vous dire? Qu'elle a un problème ailleurs? Quelque part entre les deux oreilles? Voulez-vous dire qu'elle veut se retirer? Disparaître sous son armure? Si c'est de cela qu'il s'agit, ce ne sont pas des spécialistes de la peau qui vont la guérir, non?

Le docteur aux gros yeux ne répondit pas aux questions de ma mère.

— Il faudrait que je voie sous la calotte, que je la perce... Excuse-moi, petite crapaude, ça risque de faire un peu mal.

Il avait utilisé un petit scalpel pour soulever un coin de la croûte près de mes fesses. Il disait que cette région était moins sensible. Ça n'était pas des plus agréable mais cela s'endurait. En fait, je ne sentais plus grand-chose. C'est comme si, à l'arrière, une dalle de béton me recouvrait. Lorsqu'il souleva un petit bout de ma gale géante, je perçus un minuscule filet d'air qui s'infiltrait dessous, remontant le courant, jusqu'à mon cœur. Je frissonnai. Le docteur continua de relever délicatement, un peu plus encore, la pointe de ma calotte galeuse comme on soulèverait le coin d'une couverture à moitié cousue sur un lit, sans la détacher. Il faut dire que ma croûte, c'était du solide. Au moins une dizaine de feuilles d'épithélium superposées les unes sur les autres. Pas un mille-feuille, mais presque.

Il se pencha, regarda dessous comme s'il écorniflait dans une caverne interdite.

— Oh mon Dieu, grimaça-t-il, vous sentez cette odeur? Vous voyez ça? Elle est tout infectée. Un océan de pus sous sa carapace. Elle n'a plus de peau. Que de la croûte et, dessous, des muqueuses au sang.



Ma mère était pâle comme les draps blancs de son lit. Elle fourra son nez là où le docteur avait le sien un instant auparavant. Elle ne grimaça pas. Un enfant ne pue jamais au nez de sa mère.

— Madame Dubois, il faut qu'elle soit hospitalisée. Son état est grave. D'ailleurs, je ne comprends pas qu'avec une telle infection elle ne soit pas brûlante de fièvre.

— D'accord, docteur. On va l'amener s'il le faut. Merci d'être venu. Je vous dois combien, pour votre visite?

— Ce sera une piastre. Vous me paierez la prochaine fois.

— Vous m'avez déjà dit ça la dernière fois. Et peut-être aussi l'avant-dernière... Merci beaucoup. Vous êtes un homme bon.

— Vous ne me faites jamais venir pour rien.

Pierre et Blanche s'étaient approchés sur la pointe des pieds. Vissés dans le cadre de la porte de notre chambre, à mes parents et moi, ils étaient silencieux. Anormalement silencieux. Ils devinaient que je n'allais pas bien du tout. Que ma mère était morte d'inquiétude. Elle leur demanda d'aller éplucher les patates et de mettre la table.

Elle s'allongea sur son lit. Elle me coucha sur elle, moi nue, elle à moitié dévêtue, ventre contre ventre. Je ne pouvais plus être couchée sur le dos.

— Qu'est-ce qui se passe avec toi, petite caouane? Es-tu si malheureuse avec nous? Veux-tu donc disparaître sous toi-même? Pas nécessaire d'en faire autant pour jouer à cache-cache, tu sais...

Ma mère décida alors de jouer le tout pour le tout et déclara la guerre à l'écaille qui me recouvrait un peu plus chaque jour. Entre la carapace mangeuse de petite fille et

elle, c'est elle qui gagnerait ! Elle négligea tout : ses six autres enfants, son mari Robert le diable, son ménage, sa couture, son repassage, son lavage, son raccommodage, ses repas, sa propre personne et se mit à temps plein sur le cas de Gwen la tortue qui fuyait sous elle-même. Chaque jour, dix fois par jour, elle me parlait, me redisait la même chose, avec des mots différents, sur tous les tons, parfois un peu colériques mais la plupart du temps dans une palette de tons pastel, doux, aimants...

— Tu nous as désorganisés. On aurait bien voulu se passer de toi. Tu t'es imposée envers et contre nous, contre moi surtout. Il est vrai que quand j'ai compris que tu t'en venais, j'ai coulé à pic, dans un désespoir d'encre. Bon. C'est vrai. C'est dit. Maintenant, écoute bien ce que je vais te dire et enregistre-le bien dans ta petite caboche : quand tu n'étais pas encore plus grosse qu'un petit poisson dans mon ventre, je me suis mise à avoir du respect pour toi, pour ta détermination à vouloir venir faire notre connaissance. J'étais impressionnée, tu sais. Maintenant que tu es là, il est trop tard pour rebrousser chemin. Tu ne peux pas retourner là d'où tu es venue. Ça ne fonctionne pas comme ça. Maintenant que je t'aime, c'est trop tard.

— Nananana... que je lui répondais, baveuse, les doigts enfoncés au fond de la bouche.

— Tu ne comprends pas ? Je te dis que je ne peux plus me passer de toi, crapaud galeux. La vie ne peut plus se passer de toi. Il y a plein de monde, des grands comme des petits, qui s'attendent à te croiser sur leur route, à te connaître. Tu ne peux pas te défiler comme ça. Je sais bien que c'est pas la grande vie ici. Que tu n'as pas de lit à baldaquin, pas de chambre, pas trop de place pour respirer...

Que tes frères et sœurs te bardassent et te tapochent, mais bon, c'est pas rendue à six mois que tu vas commencer à en faire tout un plat! À nous faire du chantage en croûte! C'est trop tard, que je te dis! Fallait y penser avant.

Cela dura quelques semaines. Les journées se déroulaient sensiblement sur le même canevas. Tous les matins, dès que la troupe était partie à l'école et que mon père avait regagné le Amherst Building où il avait décroché un emploi de garçon d'ascenseur, ma mère sortait la grande cuvette, faisait bouillir sur le poêle à bois de l'eau dans laquelle elle mettait de l'acide borique et me faisait macérer une vingtaine de minutes dans ce bain. Ensuite, elle m'épongeait longuement, mollement, en me tapotant avec du savon Barsalou. Elle attribuait à ce savon de ménage des propriétés magiques. S'il pouvait débarrasser vêtements, literie, murs et plafonds de leurs vermine, bestioles et microbes, il pouvait certes venir à bout des miens. Finalement, grand rinçage à l'eau bouillie, puis rien. Aucun onguent, pommade ni autre lotion. Nudité et bain de soleil dans le trou de lumière de la cuisine. Il ne fallait pas rater Galarneau, qui se pointait chez nous entre midi et une heure de l'après-midi.

Après, elle m'enfilait une camisole de coton plus blanc que blanc, plus doux que doux, et je faisais la sieste, à plat ventre dans le lit conjugal imprégné des parfums mêlés de mes parents. Par quelle magie ma mère parvenait-elle à rendre nos haillons, draps et autres guenilles aussi duveteux? On ne le saura jamais.

Toute la journée, ma mère chantait pour moi et pour elle: ça lui changeait les idées. *À la claire fontaine, Rossignol, Les noces de Maria Chapdelaine, Le pont d'Avignon, La jolie Rochelle, Mon beau sapin, Le vieux sapin, Aux marches du*

*palais, En montant la rivière, Un Canadien errant, Un petit cordonnier, La petite diligence, Le mois de Marie, La destinée, la rose au bois, Les trois petits enfants, Le roi Dagobert* et surtout *Marlbrough s'en va-t-en guerre*, dont elle changeait les paroles pour : Gwendo s'en va-t-en guerre... À un an, sans savoir parler, je connaissais toutes ces chansons par cœur. Je les chanterais, bien plus tard, à ma fille Marie-Unique, puis à Adèle, ma petite-fille. Et je peux les chanter aujourd'hui encore.

Le rituel recommençait après le souper. La smala devait filer doux, marcher au pas, obéir au doigt et à l'œil de notre mère supérieure. Robert le diable prenait la relève au bain thérapeutique, ajoutant cette fois du bicarbonate de soude à l'eau bouillie et, surtout, employant sa méthode à lui, bien personnelle. Il avait inventé une sorte de cri de rassemblement : « On va venir à boutte de la couenne de Gwen! Croûte que croûte! »

— Que va-t-il arriver à la couenne de Gwen? criait-il à sa brigade en préparant mon bain.

— On va en venir à boutte, croûte que croûte! répondaient en chœur mes frères et sœurs.

Même le sérieux Pierre, Claire-Obscure et ma mère se laissaient prendre au jeu de notre vieux fou de père.

Toute l'attention était sur moi. Après mon trempage, on me saupoudrait de je ne sais quelle poudre de perlimpinpin. La tribu m'entourait. Huit paires d'yeux scrutaient ma couenne et suivaient, soir après soir, l'évolution de mon armure. Claire-Obscure était en manque d'attention et d'applaudissements. À sept contre une, elle ne faisait pas le poids. Elle sentait vaguement que la force du nombre allait l'emporter. Moi, je me laissais porter, je m'abandonnais.

Bref, je me laissais sauver. Ma famille se solidarisait pour moi, derrière moi, pour que je vive. Et cela était bon.

## Métamorphose

Depuis plusieurs jours, j'éprouvais une étrange sensation, comme si des courants d'air frais s'insinuaient sous ma carapace. Je sentais aussi des filets d'eau coulisser sous ma croûte. C'était tout nouveau.

Les vendredis soir étaient doux. Le lendemain, pas d'école pour les enfants, pas d'ascenseur pour Robert le diable. Pierre était au boulot. Les jeudis, vendredis et samedis, il livrait des commandes d'épicerie pour monsieur Deprater avec un gros tricycle devant lequel était attachée une énorme caisse carrée. Blanche était partie chez Dupuis Frères avec son amie Rolande pour acheter une brassière. C'était sa deuxième déjà.

Rolande, elle, avait douze ans et des seins qui poussaient à vue d'œil. On se demandait quand cela allait s'arrêter. Tous les petits chenapans l'embêtaient. En la voyant passer, ils chantaient « Oh! Roro, que tes melons sont gros » et se sauvaient en vitesse. Parfois, elle en attrapait un et lui donnait une bonne mornifle. Ça fessait, car il n'y avait pas que ses seins qui étaient solides, à Roro ; ses muscles l'étaient aussi.

Jacques lisait un *comic*, affalé sur le divan de la salle à manger. Il faut dire que ce divan devenait son lit la nuit puisque la salle à manger se transformait chaque soir en salle à dormir pour les garçons. Claire-Obscure et Aimée se chamaillaient comme d'habitude, et Jean-Jean traînait dans la ruelle.

Nous étions au jour douze de ce que ma mère appelait, en turlutant, l'opération BaBiBaBo (bain, bicarbonate, Barsalou, borique). J'avais fini de tremper dans ma bassine. Mon père me soulevait, une main sous la nuque et l'autre sous les fesses, en prenant grand soin, toujours, de ne pas toucher à mon dos. À cet instant précis survint un événement étrange, une sorte de cataclysme du corps, un *act of God*: quelque chose céda brutalement, tout d'un bloc, dans mon dos. Je sentis un poids énorme, comme un pan de mur, se détacher de moi. Sensation bizarre que je n'éprouverais plus jamais de toute ma vie. J'entendis Robert le diable s'époumoner de stupéfaction :

— Câlisse, Agnès, viens voir ça! Arrive!

La dalle de béton qui me couvrait le dos s'était décrochée d'une seule pièce. Elle flottait dans l'eau, brunâtre, mollassonne, dégoûtante. Je me sentais tellement légère que je me demandais si je n'apprendrais pas à voler plutôt qu'à marcher. Adieu, tortue galeuse! Bonjour, volatile rieur! Les jumelles, Jacques et ma mère étaient accourus et fixaient, incroyables, mon bouclier détaché. Jacques, perplexe, regardait ma mère pour voir ce qu'elle en pensait. Toute sa vie, Jacques se demanderait ce que ma mère pense de tout. Claire-Obscure se dit que j'étais décidément répugnante, que je l'écoeurais. Aimée restait coite, troublée. Ma mère n'avait pas d'état d'âme. Elle analysait mon nouveau dos.

— Non, mais regardez-moi ça! s'exclama-t-elle, avec un sourire perplexe qui n'en finissait plus de se fendre d'une oreille à l'autre. Et regardez-moi ce dos! Plus la moindre trace de pus ni d'infection. La peau est toute rose, neuve, mais ne semble pas trop fragile ni trop suintante. Alléluia! Merci mon Dieu!

— Que va-t-on faire de cette grosse gale? demanda Jean-Jean, arrivé sur ces entrefaites, avec une moue rebutée.

— Tu veux qu'on en fasse quoi? Qu'on la mange? Qu'on la garde en souvenir? On va la jeter et vite! Elle n'en a plus besoin. Et puis non, on va la brûler!

Ma mère aimait brûler le « mauvais ». Il y avait dans le feu une symbolique de purification, de renouveau. C'était son petit côté sorcière. Le Premier de l'an, elle nous faisait écrire ou dessiner ce dont nous voulions nous débarrasser et, dans une sorte de rituel, nous jetions nos petits papiers au feu, dans la fournaise ou le poêle à bois.

Bien plus tard, quand je fus devenue une jeune fille autonome, dans mon logement chauffé à l'électricité, je supportai mal de ne pas avoir de fournaise ou de poêle à bois pour brûler le « mauvais ». Jusqu'à ce que j'habite des maisons avec une cheminée, chaque Premier de l'an, j'allumai à l'extérieur un feu purificateur du « mauvais »...

## **De la famille et du bonheur !**

Toc toc, clac clac, toc clac! Le gros pic fracturait la glace sur le trottoir devant notre maison. Pierre avait décidé d'aider le printemps à s'installer. Il libérait le trottoir de sa dernière épaisseur d'hiver. De l'autre côté de la ruelle, les frères Croteau faisaient de même. Sur l'asphalte, le soleil faisait fondre les dernières flaques de neige. Les filets d'eau sale qui zigzaguaient de bord en bord du trottoir sentaient la sève et le bonheur. Quand Pierre ou Jacques étaient autour, à portée de vue et d'ouïe, une odeur de bonheur me montait au nez et des feux d'artifice pétillaient dans

tous mes sens. En leur présence régnait une sorte de paix joyeuse.

Pierre était grand, svelte, fort, beau, sérieux. Il avait quinze ans, mais maman disait qu'il en paraissait vingt et pensait qu'il en avait trente. Il se prenait pour le bras droit de ma mère. En fait, il l'était. Avec moi, il gardait toujours une distance. Il était affectueux mais pas démonstratif, Pierre. Il souriait beaucoup mais riait peu, mon presque père. Les sœurs de ma mère disaient que son plus vieux était un garçon tellement réservé ! Il jouait les protecteurs, les cicérones, les guides un peu autoritaires. Il me regardait toujours avec des yeux qui rassurent. Et qui s'émerveillent. Qu'est-ce qu'une fille peut demander de plus ? Il disait que j'étais belle comme Shirley Temple quand elle était petite.

Dans son tiroir – on n'avait pas de chambre, mais chacun avait son tiroir, quand même –, il y avait plein de photographies de stars de cinéma. Sa préférée, c'était Gina Lollobrigida. À cause, précisément, de ses lolos. Pierre aimait les femmes avec de la poitrine. Il venait de découvrir les seins de Sophia Loren et quand il regardait sa photo, il avait la bouche ouverte et l'air un peu niais. Il n'avait pas de petite amie et attendait son Italienne à la poitrine opulente. Ça doit être pour ça qu'il y avait tant d'actrices au décolleté plongeant enfermées dans son tiroir... C'était un timide. Mais un timide qui savait ce qu'il voulait.

Elle viendrait, sa brune italienne, mais bien plus tard, alors qu'il serait un vieux garçon de près de trente ans. Et ce serait une Italo-Madelinienne de Cap-aux-Meules, venue des îles enchanteresses telle une sirène, qui lui ferait découvrir le foie et les bajoues pulpeuses de morue !



Jacques aussi était beau. Moins grand que Pierre, plus coquin. Dodu. Si l'aîné riait peu et souriait beaucoup, mon deuxième frère, lui, riait beaucoup et souriait peu. Dans son tiroir, pas de starlettes à moitié nues, mais plutôt des *comics* et des petits romans policiers à dix sous. Des *Ixe-13*. À treize ans, il avait déjà toute une collection de blondes à son inventaire. Les starlettes du faubourg faisaient la file d'attente à la porte de son cœur. Jacques n'aimait pas seulement les filles de papier : c'était un tombeur. Un « toucheux » aussi. Il surprenait ma mère, la prenait dans ses bras, la faisait rire et valser. Un joueur de tours, haïssable, un vrai tannant. Parfois, il m'amenait avec lui faire une commission ou une course je ne sais où. On n'avait ni poussette, ni charrette, ni carrosse pour me mettre dedans, alors il me tenait fort la main et je clopinais à ses côtés. Quand j'étais fatiguée, il me mettait sur ses épaules, faisant de moi une géante.

Un jour, je crois que c'était en automne, il faisait magnifiquement doux et Jacques venait de m'acheter un cornet de crème à glace chez Laura, sur la rue Saint-Timothée. Au coin de la rue de Montigny, il m'ordonna :

— Ne bouge pas d'ici, je reviens tout de suite. Compris ? Tu ne bouges pas, hein ? insista-t-il en me prenant par les épaules.

Et il disparut.

J'avais deux ans et demi et j'étais seule au monde au coin d'une rue. La maison était tout près, mais je ne le savais pas et j'ignorais comment y retourner. Je regardai partout autour, le cherchai et je pris peur. Je me mis à hurler, à crier, à pleurer de désespoir. Un énorme tramway me bouchait la vue. J'étais certaine d'être perdue à jamais. Sans doute ce moment a-t-il duré quelques secondes, tout au plus, mais

quelques secondes sans aucun repère familial, c'est une éternité dans la vie d'un bébé de deux ans et demi.

À travers un gros rideau de larmes, de morve et de crème glacée tricolore, je le vis surgir de nulle part, sur le trottoir. Il riait aux éclats et accourut vers moi, les bras et le cœur grands ouverts.

— Hé, gros bébé Gwen, cesse de pleurer et viens dans les bras de Coco!

Je me jetai sur lui comme une prisonnière sur une fenêtre ouverte. Je me roulai en boule, m'enfouis en lui, dans son cou chaud, dans ses bras, dans son odeur de gâteaux et de brioches – il travaillait à la pâtisserie du Woolworth. Il me serra si fort que c'était comme la fin du monde. Il riait aux éclats et quand Jacques riait, ses yeux disparaissaient comme ceux de ma mère.

— Je vais t'apprendre, moi, à chialer comme un bébé lala! Non, mais pour qui tu me prends? Pensais-tu vraiment que je t'oublierais sur le trottoir? C'était pour jouer. Pour faire semblant!

Il me fit tourner, me lança en l'air et me rattrapa encore et encore. Je riais aux larmes maintenant. Je déboulais de rire en même temps que je déboulais dans ses bras robustes. Un si grand bonheur après une si grande détresse, c'était presque trop. Si je n'avais pas été un bébé en santé, je faisais à coup sûr un infarctus!

Entre l'âge de deux et cinq ans, Jacques me fera le coup des dizaines de fois. Sur la rue, dans la ruelle, dans notre cour, au parc La Fontaine, il se cachera dans une entrée, sous le porche d'un commerce, derrière un arbre, et il m'épiera. Il me laissera m'assombrir, me chagriner puis paniquer, pour mieux me consoler et m'apaiser. Évidemment,

il n'aurait jamais pu me sauver s'il ne m'avait d'abord abandonnée et mise en péril, l'animal!

Après le traumatisme de la première fois, le choc de la deuxième et le petit bouleversement de la troisième, j'avais compris son manège. Et je me prêtais à la supercherie. Lorsque je partais en promenade avec lui, j'anticipais joyeusement le moment de sa désertion factice. Je bavais de plaisir juste à évoquer nos retrouvailles corporelles, sensuelles, rassérénantes...

### **Moments de grâce**

Une fois par semaine, pendant que mon père nous gardait, ma mère allait au théâtre. Seule. Le soir.

Une femme qui sortait seule au début des années 1950, pour aller au théâtre en plus, était une sacrée avant-gardiste. Si tout le monde ne l'avait pas considérée comme une sainte femme, c'est certain que les langues de vipère auraient bavassé. Elle était comme ça, ma mère. Elle avait beau n'avoir fait qu'une septième année, être une modeste ménagère, elle allait seule au théâtre chaque semaine, à pied ou en tramway, au Monument national, au P'tit Canadien ou à l'Arcade. Ça me faisait plaisir, et ça me la rendait plus admirable encore. Ma mère était l'unique femme de notre entourage à quitter de temps en temps son foyer pour se distraire, pour son plaisir, pour un motif autre qu'aller faire ses emplettes. Cette soirée semblait être son poumon, sa tente d'oxygène hebdomadaire. Elle en avait besoin.

J'adorais la regarder se préparer, se mettre sur son trente-six. Elle était belle et avait de la classe! Jamais on n'aurait

dit qu'elle était pauvre. D'ailleurs, mes parents se sont toujours vantés de n'avoir jamais eu recours, malgré leur situation précaire, au Secours direct. Question de dignité, disait Robert le diable. Quand on lui faisait des compliments sur nos jolies tenues, ma mère disait que cela prouvait bien que les riches n'avaient pas le monopole de l'élégance et que la beauté pouvait résider dans la modestie.

Elle avait de longs cheveux bruns, très foncés, qu'elle tressait et remontait en chignon. Ses yeux, son sourire, sa peau, son odeur... Elle était pulpeuse sans être grosse. Elle était sensuelle. J'aimais que cette femme soit ma mère. À la manière dont il la regardait, je comprenais que mon père aimait que cette femme soit la sienne. Il y avait dans son regard quelque chose qui ne nous appartenait pas, à nous, les enfants. Parfois, il semblait se demander ce qu'il avait bien pu faire pour qu'elle s'entiche de lui, l'épouse et lui donne sept rejetons, pour qu'elle l'endure. Orpheline de mère à cinq ans, elle venait d'une famille de riches propriétaires terriens. Lui, orphelin de père à douze ans, était issu d'une famille «pas très catholique», comme on disait alors.

Oui, il était fier de sa femme, Robert le diable. Et peut-être un peu inquiet quand il fermait la porte derrière elle, alors qu'elle partait seule pour le théâtre. Si elle lui plaisait autant, il savait bien qu'elle pouvait plaire à d'autres, ravager d'autres cœurs.

Ce que j'aimais par-dessus tout de la soirée théâtrale de ma mère, c'est que ce soir-là mon père nous gardait et nous faisait rire. Il se laissait aller à tous les cabotinages quand sa femme s'absentait. J'aimais entendre rire Jean-Jean. Et Aimée. Mon père me donnait le bain sur la table de la cuisine où il installait bassine et serviettes. Pourquoi là plutôt

que dans la baignoire? Aucune idée. Faut dire que nous n'avions pas d'eau chaude et qu'il fallait faire chauffer la froide. C'était moins long de remplir un récipient qu'une grande baignoire. Mon père réclamait toujours qu'un de mes frères ou une de mes sœurs l'assiste. C'était important, la cérémonie du bain. On aurait dit qu'il avait peur de me noyer, de m'échapper, de mettre du savon dans mes yeux, de me brûler... Il trempait la débarbouillette dans la bassine et taponnait d'abord le pli de son coude, là où la peau est tendre, pour vérifier la température.

— Ferme bien les yeux! disait-il en passant la débarbouillette sur mon visage avec une infinie douceur. Ça va, c'est pas trop chaud? Tu n'as pas froid?

— P'pa, reviens-en, elle ne va pas fondre! Elle n'est pas faite en chocolat! le sermonnait Claire-Obscure.

Je ne sais ce qu'il en est pour les autres enfants, mais moi, je me suis vite rendu compte à quel point un père et une mère touchent leur fille différemment. Mon père me manipulait comme une chose fragile, extérieure à lui. Ma mère, elle, me maniait, me pétrissait, me saisissait, m'enroulait et me déroulait autour de ses mains et de son corps comme si j'étais son prolongement.

Rituellement, avant de passer ma chemise de nuit, Robert le diable me chatouillait le bedon de sa barbe rêche rasée du matin. Pas d'ambiguïté ici, mon père n'était pas et ne sera jamais un reluqueur d'enfants. D'ailleurs, comme il était orphelin de père et avait été placé, enfant, à l'orphelinat Saint-Arsène, j'ai toujours soupçonné que sa haine malade des soutanes lui venait de son séjour chez les Frères de Saint-Gabriel. Il parlait rarement de cet épisode de sa vie, mais quand le sujet venait sur le tapis, son regard, sa voix et

son visage se voilaient. Il y a des mines sombres comme ça qui ne trompent pas. Pas même une enfant. Tout son corps racontait des histoires, livrait des souvenirs qu'il ne pouvait laisser remonter à la surface avec des mots.

On a du flair à deux ou trois ans. Dans la façon dont mon père me donnait le bain, je percevais confusément plein de choses : un mélange de crainte et de malaise qui le rendait tatillon. Mon air bête de père, cet homme que l'on percevait comme un taciturne endurci, se transformait en peluche roucouillante quand il me savonnait.